



Artisans et marchands, 260 siècles de commerce

Jean-Christophe Sourisseau, Michel Bonifay, Henri Amouric, Lucy Vallauri

► To cite this version:

Jean-Christophe Sourisseau, Michel Bonifay, Henri Amouric, Lucy Vallauri. Artisans et marchands, 260 siècles de commerce. *Archéologia*, 2006, 435 (juillet-août), pp.58-61. halshs-00525745

HAL Id: halshs-00525745

<https://shs.hal.science/halshs-00525745>

Submitted on 20 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



58

Artisans et marchands

260 siècles de commerce

Les traces archéologiques des activités d'artisans de toute sorte, ainsi que celles d'échanges avec des contrées lointaines, sous forme de produits ou de techniques importées, jalonnent la ville. Par Jean-Christophe Sourisseau, Michel Bonifay, Henri Amouric et Lucy Vallauri.

LES textes anciens évoquant la fondation de Marseille par les Grecs de Phocée insistent sur l'activité marchande des nouveaux arrivants, qui tiraient l'essentiel des moyens de leur existence de la mer plutôt que d'un territoire jugé modeste et peu propice aux activités agricoles.

Les fouilles récentes des places Jules Verne et Villeneuve Bargemon ont en effet révélé l'existence d'un vaste complexe portuaire à caractère commercial, dont les traces les plus anciennes datent des premières années de la vie de l'établissement grec.

Un point d'ancrage sur la route maritime

Au pied des quais, de très nombreux objets importés de toute la Méditerranée (Corinthe, Athènes, Grèce Orientale, Étrurie, mondes phénicien et ibérique) montrent que, dès l'origine, Marseille constitue un des points d'ancrage parmi les plus importants dans les nouveaux trafics. Leurs routes sont animées par les *emporoi* grecs orientaux et étrusques, allant de la Grèce à l'Espagne en passant par les colonies grecques du sud de l'Italie et de la Sicile ainsi que par l'Étrurie. Très tôt, les colons massaliètes vont également développer des productions locales de céramiques, pour répondre à leurs propres besoins en vaisselle, ainsi que la culture de la vigne. Les amphores locales, dont la fabrication est aujourd'hui bien documentée par la découverte de rebuts de cuissons et surtout de fours (rue Jean-François Leca), permettent d'évaluer l'importance de la production du vin massaliète et de suivre les rythmes de sa diffusion dans les communautés indigènes gauloises de l'arrière-pays. Elle s'étend des marges de la Catalogne jusqu'aux rivages de la Ligurie, dans ce

qui va devenir, à partir de la fin du VI^e siècle av. J.-C. et jusqu'à la fin de l'époque hellénistique, le domaine commercial des Marseillais.

Le commerce du vin romain

Les fouilles de ces quinze dernières années ont permis de réévaluer le rôle de Marseille, longtemps sous-estimé, dans l'économie régionale et interprovinciale de l'époque romaine.

Les fours d'amphores gauloises de la butte des Carmes et les entrepôts à *dolia* puis à amphores de la place Jules Verne montrent que la production du vin et sa commercialisation constituent, de l'époque de la conquête jusqu'au milieu du II^e siècle apr. J.-C. et peut-être encore au IV^e siècle, une activité importante de la ville.

Les quantités d'amphores et de vaisselles méditerranéennes, principalement africaines et orientales, mises au jour dans les divers comblements du port, la découverte d'une tablette de bois mentionnant l'existence d'une station douanière à Marseille au III^e siècle, les nombreuses épaves de navires marchands recensées sur le littoral proche témoignent suffisamment du rôle commercial de la ville à l'époque romaine, malgré la prééminence incontestable durant cette période du complexe fluviomaritime d'Arles et de Fos.

La porte du royaume mérovingien sur la Méditerranée

La désagrégation du système romain redonne à Marseille une place de tout premier plan dans le commerce méditerranéen, comparable – toutes proportions gardées – à celui qui était le sien à l'époque grecque.

Des productions de la ville, on sait peu de choses,

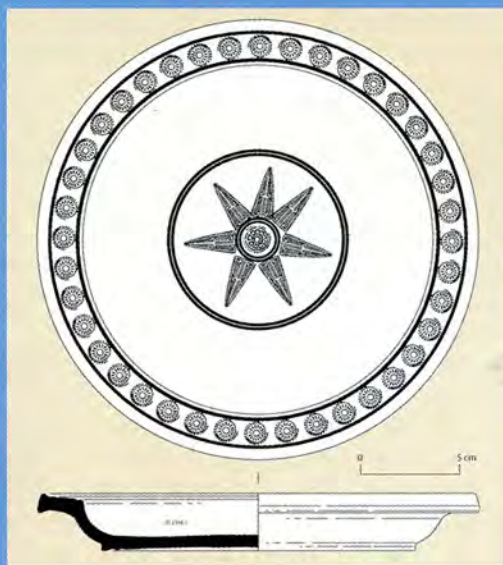
LA CÉRAMIQUE ESTAMPÉE

Pendant l'Antiquité tardive, la céramique dite Dérivées-des-Sigillées Paléochrétiennes (D.S.P.) est la seule production artisanale de la région de Marseille qui ait laissé une trace dans le commerce méditerranéen.

Les D.S.P. sont un type de céramique fine locale produit dans plusieurs zones d'ateliers de la moitié sud de la Gaule. Celle qui est supposée avoir existé dans la région de Marseille est l'une des plus grandes.

Elle a été fabriquée entre le V^e et le VII^e siècle, mais c'est la production du V^e siècle qui compte le plus riche éventail de formes et porte des décorations sophistiquées, notamment des poinçons imprimés. Une assiette à marli (forme Rigoir 1a) et un bol caréné (forme Rigoir 18a), sont les produits les plus courants et également les plus présents en général dans les sites septentrionaux de la Méditerranée. Une assiette forme 1, trouvée à Sidi Jdid (Tunisie) représente l'attestation la plus méridionale des D.S.P. marseillaises.

Tomoo Mukai, *doctorant, Université de Provence, CCJ-MMSH Aix-en-Provence*



Page de gauche.
Askos en terre cuite découvert place Villeneuve-Bargemon.
Production locale, deuxième moitié du VI^e-V^e siècle av. J.-C.
Photo © P. Foliot, CCJ/CNRS.



**Fouille de l'atelier
de potiers de
Sainte-Barbe.
Photo © P. Foliot,
LAMM/CNRS.**

mis à part les céramiques dites Dérivées-des-Sigillées paléochrétiennes et le verre qui a laissé de nombreuses traces d'ateliers dits secondaires en périphérie et à l'intérieur même de la ville. En revanche, les textes, notamment ceux de Grégoire de Tours au VI^e siècle, et l'archéologie donnent l'image, dans une période de ralentissement général des échanges, d'un port étonnamment ouvert sur le monde méditerranéen. Les fouilles récentes (Alcazar, places Jules-Verne et Bargemon) ont mis l'accent sur les dernières décennies du VII^e siècle, voire même le premier quart du VIII^e siècle ont démontrant que Marseille, à l'instar de Rome, reçoit toujours des vaisselles et des amphores de l'Afrique et de l'Orient byzantins, ainsi que de régions depuis longtemps sous domination omeyyade, notamment des sigillées de la région d'Assouan et des amphores du lac Mariout en Égypte.

Les données archéologiques faisant état d'activités artisanales dans la Marseille du haut Moyen Âge sont des plus ténues. Tout au plus peut-on imaginer que la construction et la réparation navales ont généré un minimum de travail du bois, de forge, de voilerie et de corderie, dont aucune trace matérielle n'a cependant été prouvée, même si les sources écrites les concernant abondent.

XII^e siècle : place aux artisans

C'est seulement à compter de l'extrême fin du XII^e siècle que ces traces se multiplient en particulier dans les faubourgs, seules zones explorées ces dernières décennies.

À la grande affaire qu'est l'installation des ateliers de potiers de Sainte-Barbe s'ajoutent, dans et aux abords de la même zone, d'abondantes traces d'artisanat du cuir destiné à une consommation locale, du corail et de la petite forge, liés aux activités maritimes d'une ville alors en pleine expansion.

Le comblement d'un puits du début du XIV^e siècle (place général De Gaulle) a livré des creusets de bronzier ou d'orfèvre connus par les archives ; aux salines et pêcheries du Plan Formiguié (contextes vers 1200) ont probablement succédé une tannerie, puis des bâtiments dédiés au commerce et à l'artisanat – une forge assurée – dans la mouvance du premier arsenal royal, à la fin du XIII^e siècle.

1431 : les débuts de la savonnerie

Cependant Marseille, jusqu'au XV^e siècle, n'apparaît pas comme un grand centre d'artisanat d'exportation.

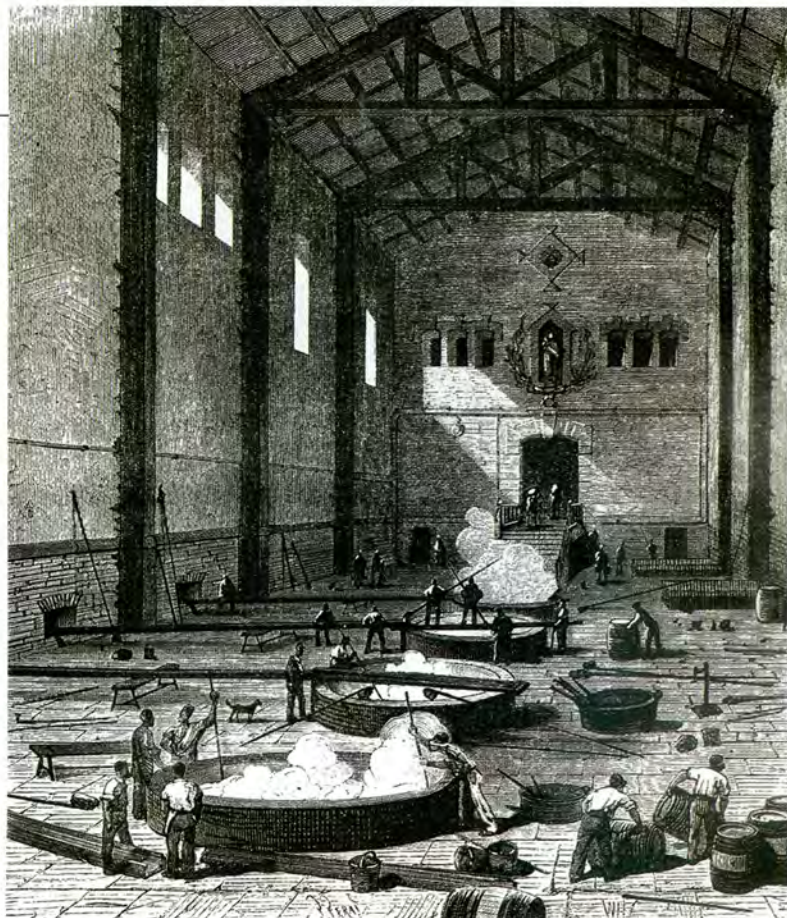
La donne change alors avec le développement de la savonnerie, continu depuis 1431, favorisé par

un intense commerce des huiles et soudes naturelles régionales et d'importation. Cette branche d'industrie fut la gloire et une des richesses de Marseille à l'époque moderne. Deux fouilles, l'une au quartier du Panier (Parc des Phocéens), l'autre rue Sainte, ont permis de reconnaître ces installations du XVIII^e siècle. La verrerie d'emballage agro-alimentaire, la faïencerie et la tuilerie, stimulées par le commerce des "îles d'Amérique" et du Levant ottoman constituent les autres secteurs industriels majeurs depuis la fin du XVII^e siècle. Le premier bien documenté n'a pas été reconnu par l'archéologie, le second l'a été partiellement à Saint-Jean-du-Désert, et des rebuts d'atelier ont été mis au jour au Pharo et à la Préfecture.

Le bourg des *olliers* : un modèle d'atelier urbain

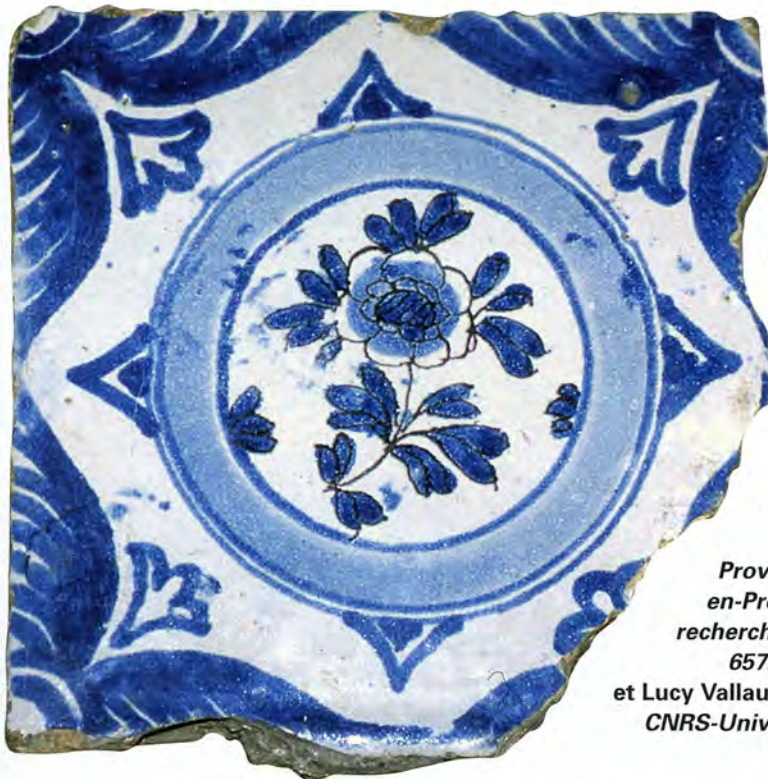
C'est à l'occasion de travaux de rénovation de l'îlot Sainte-Barbe en 1991 qu'un quartier de potiers fut découvert. Le faubourg, préservé sur 600 m² sous le jardin de l'Hospice des Incurables, a été créé au tournant du XIII^e siècle à proximité du rempart, au débouché du Portal de la Frache et de l'aqueduc. Ces confronts sont confirmés dans un texte de 1264 et d'autres mentions plus tardives indiquent que le bourg des *olliers* relevait de la juridiction de la ville haute épiscopale.

Les ateliers bâtis en pierre, étagés sur la colline limitée par le vallon Saint-Martin constituent un véritable lotissement en parcelles régulières. Les fours pour la préparation des oxydes et pour la cuisson, les espaces pour le travail de la terre et le séchage des poteries fournissent, pour le Moyen Âge, un premier modèle d'atelier urbain polyvalent.



Vue (ou détail) de la salle des "cauquières" d'une savonnerie marseillaise d'après "Les merveilles de l'industrie" de Louis Figuier, 1873.

Ci-contre. Carreau émaillé produit dans les ateliers de Saint-Jean-du-Désert à Marseille à la fin du XVII^e siècle ou au début du XVIII^e siècle et retrouvé dans le sérail de Topkapi à Istanbul. Photo © H. Amouric.



lent. Les rebuts de vaisselles émaillées monochromes ou peintes en vert et brun, de vases culinaires à glaçure plombifère coexistent avec des objets utilitaires sans revêtement. Le répertoire des formes dans le style d'*al-Andalus*, tout comme la présence d'un four à barre de technologie islamique, renforcent l'hypothèse d'un transfert de savoir-faire. L'usage de la cuisson oxydante, de la glaçure plombifère et de l'émail montrent l'apparition de nouvelles technologies alors inconnues en Provence. Rapidement modifié au milieu du XIII^e siècle, puis réoccupé par des artisans corailleurs et des forgerons, ce faubourg *extra-muros* est rasé pour des raisons de sécurité et par ordre du conseil de la ville à partir du milieu du XIV^e siècle. Le caractère exceptionnel et la qualité de la documentation recueillie ont permis de renouveler considérablement l'histoire des techniques et des arts du feu.

Jean-Christophe Sourisseau, maître de conférences, Univ. de Provence, CCJ-MMSH Aix-en-Provence, Michel Bonifay, chargé de recherche CNRS-Univ. de Provence, UMR 6573, CCJ-MMSH Aix-en-Provence, Henri Amouric, chargé de recherche, CNRS-Univ. de Provence, UMR 6572, LAMM-MMSH Aix-en-Provence et Lucy Vallauri, ingénieur de recherche LAMM, CNRS-Univ. de Provence, UMR 6572, LAMM-MMSH Aix-en-Provence